Document generated on 04/19/2024 11:42 a.m.

Québec français

Nos jeunes écrivent, écrivent bien

Aline Desrochers-Brazeau, Naomi Kurasawa, Sophie Poissant and Katia Gagnon

Number 67, October 1987

URI: https://id.erudit.org/iderudit/45303ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Desrochers-Brazeau, A., Kurasawa, N., Poissant, S. & Gagnon, K. (1987). Nos jeunes écrivent, écrivent bien. *Québec français*, (67), 30–32.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1987

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

PRIX JULIA-RICHER

CONCOURS DES JEUNES REPORTERS

Depuis 1973, le Cercle des Femmes journalistes organisent un concours d'écriture journalistique sur des thèmes liés à l'actualité. Celui de 1986, s'est tenu sous le thème « *Mes Grands-Parents et Moi* ». Il s'étendait à toute relation privilégiée avec l'un ou l'autre des grands-parents, à toute personne qui en tiendrait lieu. On pouvait si l'on n'avait ni l'un, ni l'autre, décrire comment on imaginerait cette situation.

Près de mille cinq cents textes ont été soumis au jury du Prix Julia-Richer 1986. Selon le communiqué de Mme Suzanne Corbeil-Savoie présidente du jury, les adolescents et les adolescentes qui ont participé à ce concours ont produit des contenus touchants et spontanés d'une qualité d'écriture souvent étonnante.

Ce concours s'adressait aux élèves du primaire et du secondaire (10-12 ans, 13-15 ans, 16-18 ans) et leur demandait d'écrire un reportage pour faire mieux connaître leurs grands-parents.

Lors de la remise du grand prix Julia Richer, (trois billets d'avion pour Paris) le jury a voulu qu'on lise les trois textes des finalistes. Ce sont ces textes que nous présentons dans les pages de la revue.

Aline DESROCHERS BRAZEAU

Catégorie 10 à 12 ans

Ma joie d'avoir des grands-parents japonais !

Essayez de vous imaginer un petit monsieur aux yeux bridés avec un large sourire et une dame délicate en kimono. Ce sont mes grands-parents japonais : Yasuji et Masa. En effet, mon père est né tout près de Tokyo et c'est depuis 20 ans qu'il habite le Canada. Mes grands-parents n'ont jamais quitté le Japon, c'est pour cela que je ne les ai jamais vus. Les liens d'affection qui nous unissent sont très spéciaux. Je n'ai pas eu l'occasion de ressentir leurs caresses ou de mettre mes bras autour de leur cou pour les embrasser tendrement ! Je ne peux même pas leur dire que je les aime, car ils ne parlent pas la même langue que moi. Pourtant, je sens leur amour à travers tout ce qu'ils font pour moi : les lettres qu'ils m'écrivent et que mon père me traduit, les colis qu'ils m'envoient couverts de timbres multicolores !

J'éprouve beaucoup de joie quand je découvre ces précieux trésors exprès pour moi : kimonos, fleurs de soie, photos, décorations pour mes cheveux et même documentations pour mes travaux scolaires. C'est surtout le 7 mars, fête des petites japonaises, que je reçois ces surprises.

J'espère que vous comprenez maintenant pourquoi je suis si fière de mes grands-parents paternels ! À travers eux, je peux découvrir le Japon mais surtout, ils m'aident à mieux connaître mon père. Mon plus grand désir serait d'aller les voir un jour ! En attendant, parce qu'ils sont trop âgés pour faire le voyage jusqu'à moi, ils ont envoyé la sœur de mon père, tante Takako, qui est venue me visiter l'été dernier et m'a apporté des souvenirs... surtout la délicatesse et la tendresse respectueuse de leur cœur de grands-parents japonais !

Grain de Beauté
11 ans

Naomi KURASAWA

Qui est Julia Richer ?

Julia Richer a été une Québécoise fort connue et estimée dans les milieux journalistiques, entre les années 1930 et 1972. Mariée à 18 ans à Léopold Richer, lui-même journaliste, elle découvre bientôt le goût et le besoin d'écrire elle-même. Elle est mère d'une petite fille lorsqu'elle commence la rédaction de « billets » pour *Le Droit* et *Le Devoir*. « C'est dans ses billets que ma mère fait passer son âme », dira sa fille Anne, dans une courte biographie.

Elle continue d'écrire à travers les naissances de quatre enfants et collabore avec son mari à la fondation du journal *Notre Temps*, en 1945. Tout en assumant une grande partie du travail de ce journal, elle maintient ses « billets », écrit un Courrier du Cœur dans les *Annales de la Bonne Sainte-Anne*, donne des conférences, fonde une bibliothèque, etc.

Après la mort de son mari, elle travaille aux Éditions Fides ; elle collabore à l'*Information médicale* puis à l'*Action Nationale*. Elle fait des billets, des échos littéraires, des critiques de livres étrangers.

Le PRIX JULIA-RICHER a été créé par le Cercle des femmes journalistes en 1973, pour perpétuer la mémoire de cette femme remarquable et pour promouvoir le goût du journalisme chez les jeunes. Il est l'un des plus importants prix de journalisme pour les jeunes au Québec et jouit d'un grand prestige dans les milieux littéraires.

Catégorie 13 à 15 ans

Avez-vous vu ma grand-mère ?

Habit de jogging bleu, souliers de course, cheveux au vent, sourire aux lèvres ; voici le portrait de ma grand-mère.

Très active, toujours sur un pied, elle fait voyages, marathons, tant et tant que je ne pourrais la suivre. Pourtant, quoiqu'elle prenne souvent la clé des champs, elle est la grand-mère la plus attentive, affectueuse, chaleureuse et bien d'autres choses encore.

Je ne pourrais dire le nombre de poupées de chiffon qu'elle m'a confectionnées lorsque j'étais petite. Je peux lui confier mes moindres secrets, mes plus tristes aventures. Elle est toujours à mon écoute. Elle est comme une amie et nous nous amusons bien lorsque, le soir, elle me raconte les aventures et mésaventures de sa jeunesse.

Ayant vécu la guerre en France puis la traversée dans un bateau branlant jusqu'au Canada, que de choses elle me raconte lorsqu'on se retrouve en famille !

Écrivaine, astrologue, cordon bleu, que faudrait-il de plus pour espérer devenir une grand-mère comme la mienne ?

Si j'avais pu choisir ma grand-mère, je n'en aurais pas voulu d'autre parce qu'elle est très importante pour moi et je la trouve pas mal extraordinaire. Malgré mes 13 ans, que d'énergie il me faut pour ne pas la perdre dans toutes ses activités !!!

Alors, vous l'avez vue ?

Ah ! j'oubliais, elle est toujours accompagnée d'un homme à barbe blanche qui parcourt les rues, non pas à dos de chameau, mais à bicyclette et qui, à 65 ans, n'a pas peur de braver les montagnes « Blanches » pour se rendre au Connecticut, aux États-Unis.

Ils sont toujours ensemble, partout où on les voit. Vous l'avez deviné ; eh ! oui, il s'agit de mon grand-père ! Ancien coureur cycliste qui, malgré son surnom d'« éternel deuxième », a gagné tant de courses que je ne pourrais les compter.

Avec le même goût de l'aventure, ils font une belle paire tous les deux ! Pendant que ma grand-mère est dans sa cuisine ou dans son jardin, mon grand-père, lui, on peut le trouver soit sur le toit de sa maison, soit dans son atelier où il fait du vitrail, soit en train de faire du lettrage, enfin, toujours occupé à faire quelque chose de spécial.

Malgré toutes ses occupations, rien n'est plus important pour lui que d'accourir pour me réconforter dans mes peines, m'écouter donner un récital de piano, m'encourager dans mes entreprises ou simplement pour me dire bonjour.

Voilà, je vous ai présenté mes grands-parents. Croyez-moi, ce n'est pas facile de les attraper. Alors, si vous les voyez... dites-le moi !!!

Prélude
13 ans

Sophie POISSANT

Mon grand-père, un vieux poète sage

Comment décrire avec les mots justes, sans ambiguïté, la relation simple et amicale que j'ai toujours entretenue avec le vieux poète sage qu'était mon grand-père. Lui qui fut la figure de proue de mon enfance, puis de mon adolescence, lui que j'ai toujours admiré pour sa sagesse teintée de malice pétillante.

C'est ce vieil homme qui m'a appris à imaginer. Grand-père n'avait jamais voyagé, mais il avait beaucoup lu. Enfant, j'allais souvent faire des incursions dans son domaine sacré, son royaume à lui, sa bibliothèque. J'aimais respirer l'odeur du cuir et des anciens livres qui remplissaient les étagères. J'appréciais l'atmosphère de calme qui y régnait, mais surtout, j'adorais la présence apaisante de grand-père. Il me prenait sur ses genoux, me souriait avec ses yeux, et commençait à raconter... Raconter quoi ? Quelle importance ? Il faisait vivre sous mes yeux d'enfant ébloui des personnages anciens, venus d'Égypte, de Chine ou d'Europe. Il créait un décor, des costumes, des scénarios qui n'étaient jamais les mêmes, mais qui toujours contenaient des situations de vie où les acteurs avaient à faire face à des problèmes que je vivais également. Grand-père me conseillait par le biais de ses histoires. J'ai toujours cru que mon grand-père était magicien. Il avait ce don rare de faire revivre en un clin d'œil les civilisations éloignées, d'allumer de nouveau les lampions dans le temple de Zeus ou d'Apollon ou bien de refaire jouer un menuet dans les salles de bal de Versailles.

Mais parfois, nous sortions de la bibliothèque pour aller dans les bois. Grand-père nourrissait une relation privilégiée avec les forêts, les arbres, les cours d'eau et le ciel bleu. Il reprenait vie au contact de son amie Nature.

Il s'arrêtait soudainement devant un arbre à l'allure particulière, passait doucement sa main sur son tronc et reprenait route. C'est lui le premier qui m'a fait écouter un chant d'oiseau. Il s'est arrêté brusquement, le silence s'est fait, on n'entendait même plus le vent dans les feuilles ; jusqu'aux grenouilles qui s'étaient tues pour nous laisser savourer le pur chant du roselin dans la pénombre feutrée. J'ai alors compris mon grand-père, et des liens de plus en plus étroits se sont tissés entre nous. Et dès lors, grand-père a changé. Il est devenu plus rieur, plus malicieux, un aspect de lui que je ne connaissais pas. Il s'est épanoui.

Depuis toujours, grand-père et moi avions une passion commune, celle des livres. Jeune adolescente, lui et moi avons passé des heures et des heures dans les petites boutiques de la rue St-Denis, pour y découvrir la perle rare qui manquait à notre culture. Lui qui détestait la ville, s'est mis à y venir de plus en plus fréquemment, il y a découvert des beautés. Nous pouvions passer des après-midi entiers à bouquiner ici et là, ne cherchant rien, en étant seulement à l'affût des dernières parutions intéressantes. Nous riions des visages fermés des gens dans le métro, allions nous restaurer dans un petit café, et surtout, nous discutions. Nous parlions de tout, du sens de la vie, de la mort, des passions, de la vie quoi ! La sérénité de grand-père face à la mort ne cessait de me surprendre. Je le questionnais avidement et il me répondait... De ces réponses naïves et sages que seules les vieilles gens réussissent à trouver.

Face aux grandes questions de la vie, face à la religion, mon grand-père était tolérant, serein, et avait beaucoup cherché. Il avait trouvé « le sens de tout », pour reprendre une de ses expressions favorites, dans un vieux bouquin acheté au hasard. C'était devenu son livre de chevet et il en relisait un passage chaque soir, en y trouvant toujours une nouvelle vérité, un nouveau passage à noter. Moi, j'étais plutôt sceptique devant ce livre qui, disait-il, renfermait les vérités éternelles. Je le laissais parler, mais j'orientais bien vite la conversation vers un sujet plus drôle, et nous recommencions à rire, insouciants et simplement heureux d'être ensemble.

Mais un jour, mon grand-père est mort. Il a quitté la vie comme il y est arrivé, simplement et avec sérénité. Ce départ fut un véritable déchirement pour moi. Je perdais un ami, un père, une mère, un être avec qui j'avais une relation sans pareille, empreinte d'un bonheur simple.

Les jours ont passé et, un jour, assise dans mon lit, je me décidai à secouer ma léthargie et regardai dans ma table de chevet pour un peu de lecture. Se trouvait là un livre que je n'avais jamais vu. Vieux, ses pages écornées, il s'intitulait « Les vérités éternelles ». Je le pris et commençai ma lecture, ayant sous les yeux l'image de mon grand-père, me souriant comme jamais auparavant. Et, à nouveau, le bonheur resplendit dans mes yeux.

Clémentine
16 ans

Katia GAGNON